

Le jour où le cadet des Fabert prit conscience de son âge, il entreprit de mesurer, non sans une grande lassitude, les distances qui le séparaient encore de ses frères et sœurs.

Et il lui sembla, pour la première fois, que le temps avait accompli son œuvre. Ainsi ces distances lui parurent plus courtes, comme absorbées par le temps. Mais point l'espace, qui loin de se rétrécir, par le même effet quantique, semblait tendre, au contraire, vers une expansion qui risquait d'annihiler le bénéfice de cette découverte du rapprochement des âges grâce à la vieillesse, car l'idée de rejoindre l'un quelconque des membres de sa tribu lui donna le vertige, comme une entreprise insurmontable, alors qu'ils demeuraient tous dans

la même ville, si l'on admet que Neuilly sur Seine n'est que le prolongement de Paris.

Restaient donc les entretiens téléphoniques, qu'il décida, comme mû par une urgence inexplicable d'avoir aussitôt, après neuf années de silence, avec chacun des membres de cette grande fratrie, à laquelle, qu'il l'accepte ou non, il appartenait, alors qu'elle ne lui avait jamais procuré le moindre avantage, même dans les périodes les plus difficiles de sa vie, et encore moins un quelconque intérêt : il put vérifier que les dialogues, étrangement, semblaient devenir possibles, moins intimidants, moins chargés d'émotion, pour lui naturellement.

Mais pour une oreille indiscrete et non avertie, ces conversations devaient certainement apparaître comme des échanges d'une grande banalité entre adultes du même âge, puisqu'il était essentiellement question de la santé de l'un ou de l'autre.

Certes, de la bouche d'Alex, le frère aîné, il discerna encore un reste de condescendance paternaliste. Le « mon petit Pierre » qui ponctuait autrefois chaque début de phrase, échappa une fois de plus à Alex, en conclusion de cet entretien, si on peut appeler un entretien ces quelques mots anodins et sans aucun intérêt « j'ai été heureux de t'entendre et d'avoir de tes nouvelles, mon petit Pierre... »

À quatre-vingt-dix-neuf ans, la voix de son frère lui parut encore très ferme, pas l'ombre d'une

hésitation, de ce ralentissement du débit que l'on observe chez les personnes très âgées — mais son apparence physique ? Cette décennie redoutable ne représente-t-elle pas le dernier parcourt avant la décomposition ? — mais pourtant toujours ce ton sarcastique et hautain, ces réflexions qui font que l'on comprend immédiatement qu'il s'agit d'un être cultivé, dont on recherche encore la compagnie, grâce à son passé riche de chirurgien cardiovasculaires et à ses prodigieux enseignements «... Monsieur le Professeur, votre dernier ouvrage... », car le Professeur Louis-Henri de Fabert, (pour Pierre, cela a toujours été Alex, Louis-Henri restera pour lui imprononçable) bien que presque centenaire est toujours sollicité et publie encore.

Et venant de ses sœurs, Berthe et Brigitte, Pierre crut sentir comme une petite bouffée de tendresse, totalement inhabituelle, dont *ces gens* ne l'avaient jamais gratifié à ce jour. Comme si elles s'étaient concertées à son sujet, ou que tout simplement leurs carapaces de tortue s'étaient fissurées. Authentique pudeur ou dérisoire rideau de protection ? Que pouvaient-elles craindre de sa part ? Elles avaient, depuis toujours, et sa mémoire restait très précise malgré ses soixante-dix-neuf ans, fait barrage à toute velléité d'effusion qu'elles qualifiaient brutalement *d'imbécile*. Quand, encore jeune, Pierre faisait mine de les embrasser, elles le repoussaient doucement,

mais sèchement, avec une moue de dégoût. En vieillissant, Berthe a tout de même quatre-vingt-seize ans et Brigitte quatre-vingt-dix, on aurait pu espérer qu'elles s'attendrissent un peu, mais elles sont toutes les deux, depuis longtemps déjà, comme cadennassées de l'intérieur et ce qui en sort, habituellement, n'est que mépris et haine pour les autres, puisqu'elles ont toujours eu une haute opinion d'elles-mêmes. Pourtant elles eurent des destinées très différentes, alors que Berthe a mené une vie de grande bourgeoise, ne manquant de rien, flattée de sa condition d'épouse et fière de la réussite de sa fille, major de sa promotion à l'ENA et membre du Conseil d'État, Brigitte, à la suite de son veuvage prématuré — Victor disparut moins de deux ans et demi après leur mariage, — et de son refus obstiné de se remarier, vécut modestement des revenus d'une employée de bureau au sein du siège d'une grande compagnie d'assurances. L'une rayonnante, mais se contentant de vivre à l'ombre ou à la lumière de son époux, selon les désirs de ce dernier, qui occupait un poste important dans la Haute Fonction publique, et l'autre à l'ombre d'elle-même, semblant traîner une immense tristesse et porter un passé obscur et de lourds secrets.

Pierre n'avait jamais insisté, mais souffert de cette absence de liens, et secrètement envié les familles unies et chaleureuses. Il lui arrivait de s'excla-

mer avec colère « bon Dieu, elles s'imaginent quoi ? Être sortie de la cuisse de Jupiter ? Et moi, le petit frère imposé, le tout dernier, le rejeton comme je l'ai entendu plus d'une fois de leur bouche, simplement expulsé du vagin de ma mère ? Non, on ne pourrait pas croire que nous sommes sortis du même ventre ! » Et Pierre ruminait son amertume.

Comment alors expliquer aujourd'hui l'inexplicable ? Ce changement, si menu soit-il, mais suffisamment apparent, « oh, quelle bonne surprise, cela faisait si longtemps... » faut-il l'attribuer à un léger relâchement de la vigilance et à l'abandon qui en découle ?

Maintenant qu'elles approchent de ce que l'on peut appeler la fin de vie ? Mais en sont-elles conscientes ? Peut-être pas, car après tout, la mort ne leur a encore envoyé aucun des signes visibles de dégradation de leur corps ou de leur esprit, comme elle le fait consciencieusement avec tous les êtres vivants, pour justifier qu'ils comprennent qu'il est temps de l'accompagner pour l'ultime voyage. Mais, en vérité, Pierre n'en sait rien, car il n'a pas revu sa fratrie depuis si longtemps, et à ces âges, la vieillesse s'accélère.

Faut-il en déduire que les Fabert sont protégés des dieux ? Il faut le croire, puisque Virgile, leur père, aussi dignement qu'il avait vécu, s'était éteint tranquillement, pendant son sommeil, sans aucune

souffrance, dans sa maison et dans son lit, au très vénérable âge de cent-trois ans, après avoir survécu, sans aucun mal, presque cinq ans à la mort de son épouse Florence survenue à quatre-vingt-seize ans.

Et que dire d'Arnaud et d'Antoine, comment ses frères ont-ils réagi à l'appel téléphonique de Pierre ?

Pareils à eux-mêmes, sur eux aussi la vieillesse ne semble pas vouloir s'acharner et comme les autres, ils ne manifestèrent ni surprise, ni encore moins de reproches pour ce long silence de leur frère. « Au fond, se dit Pierre, ils s'en foutent complètement, c'est sûr ».

Mais ce qui le choquait le plus, c'était l'absence totale d'une quelconque allusion à *cet affreux* dîner d'anniversaire des quatre-vingt-dix ans d'Alex : rien, comme s'ils s'étaient donné le mot. Au pire, et Pierre frémit à cette idée, comme si *cela* ne s'était jamais passé, que ces événements, qui l'avaient pourtant douloureusement perturbé, n'avaient tout simplement jamais existé, seulement dans son imagination.

Pierre fait un geste, comme pour chasser une mouche qui vient lui agacer le visage, mais surtout pour fuir ces souvenirs. Il repense aux coups de téléphone qu'il a donnés aux membres de sa fratrie.

Arnaud, à quatre-vingt-treize ans, a conservé toute sa fougue et son exubérance, sa joie de vivre et surtout sa grande estime de soi « Arnaud le conqué-